



DOSSIER D'EXPOSITION



L'ART DE RIEN

EXPO

23.11.2023 > 17.03.2024

CENTRALE
FOR CONTEMPORARY ART

hall

Place Sainte-Catherine
45 Sint-Katelijneplein
Bruxelles 1000 Brussel(s)
www.centrale.brussels



5 min
Bourse/Beurs



f @ d
#centralebrussels

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Met de steun van de Federatie Wallonië-Brussel

E.R. | V.U. Denis Laurent, rue du Poivre 1 Peperstraat - Bruxelles 1000 Brussel(s)
Une initiative de l'Echevinat de la Culture, du Tourisme et des Grands Evénements de la Ville de Bruxelles.
Een initiatief van de schepnamot van Cultuur, Toerisme en Grote Evenementen van de Stad Brussel
© Elodie Antoine, *Lipstick*, 2015 - courtesy AeroPlastics Gallery Brussels

« Les objets étaient pour moi, au fond, le support d'un mot. J'étais un peu victime d'une illusion de poète, d'ailleurs, parce que je confondais, par exemple, un objet – disons : une moule – , je confondais la coquille de moule avec le mot 'moule'. Et j'ai cru, en faisant des objets aussi, faire des poèmes en relief, si l'on veut. J'en ai fait avec des coquilles d'œuf ; j'en ai fait encore, assez récemment, avec des briques. Je voyais dans ces objets méprisés, jetés par les ménagères dans les poubelles, j'y voyais une sorte de revendication – en les érigeant, précisément, en monuments, et en essayant, et en réussissant à les faire accepter comme objets d'art. »

Marcel Broodthaers

« *Le Monde des Formes*, 5 mai 1969 : rencontre avec Marcel Broodthaers » par Sélim Sasson, [Archives SONUMA](#)

« Prenez un objet usuel : ce n'est pas son état neuf, vierge, qui rend le mieux compte de son essence ; c'est plutôt son état déjeté, un peu usé : le déchet, voilà où se lit la vérité des choses. »

Roland Barthes

« Les œuvres faites avec presque rien me touchent profondément. De la tête de taureau composée d'un guidon et d'une selle de vélo par Picasso aux productions fragiles et poétiques de l'Arte Povera, tout m'enchanté quand pauvreté rime avec générosité. Tout m'étonne, me questionne, m'amuse et me séduit dans cette économie de moyens mise au service d'un geste artistique, à des fins esthétiques, poétiques ou ludiques. »

François de Coninck, *curateur invité*

SOMMAIRE

LE LIEU D'EXPOSITION	4
LES ARTISTES EXPOSÉ.E.S	6
PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION	8
L'ART DE RIEN	8
LE LANGAGE DES OBJETS	10
LES OBJETS DU LANGAGE	12
ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS DE CONINCK	15
VUES DE L'EXPOSITION	28
ARTICLES DE PRESSE	35
LE VIF FOCUS	35
LE SOIR	36
LA LIBRE BELGIQUE	38
LIBÉRATION	39
LE MONDE	40
Encart LE SOIR	41
BRUZZ	42
UN MOT POUR LA FIN	46
PROGRAMATION	47
COLOPHON	48

LE LIEU D'EXPOSITION

L'exposition collective **L'ART DE RIEN** s'est tenue à la [CENTRALE for contemporary art](#) du 23 novembre 2023 au 17 mars 2024. Elle a accueilli 17.000 visiteurs et recueilli les éloges unanimes de la presse (Le Soir, Le Monde, Libération,...). Nichée au cœur de Bruxelles, Place Sainte-Catherine, au sein d'une ancienne centrale électrique, la **CENTRALE for contemporary art** est le centre d'art contemporain de la Ville de Bruxelles. Elle propose une surface d'exposition de 1000 m² et développe une vision engagée et décloisonnée de l'art, en lien avec la cité et la société.

L'exposition a été curatée et scénographiée par [François de Coninck](#).

Auteur, artiste, éditeur d'art, curateur indépendant et enseignant en écoles d'art, François de Coninck (Kinshasa, 1969) a monté de nombreuses expositions, tant dans des lieux publics (Sotheby's et CENTRALE for Contemporary Art à Bruxelles, Africa Museum à Tervuren, Centres culturels de Hasselt et de Namur, Centre d'art contemporain du Luxembourg belge, etc.) que privés (centres et galeries d'art). Il écrit des textes pour des centres d'art contemporain, des musées, des artistes, des collectionneurs, des maisons d'éditions, des galeries d'art ou des salles de vente — parmi ses récents commanditaires, on citera la Fondation Gulbenkian à Lisbonne, les Musées Royaux des Beaux-Arts de Bruxelles, le Musée de la Photographie à Charleroi, la Fondation Boghossian et Maison Particulière à Bruxelles, Sotheby's et Christie's à Paris ou encore le Marta Herford GcmbH en Allemagne. Il est également professeur à La Cambre où il est titulaire d'un module pluridisciplinaire à l'attention des étudiants en Master intitulé *Art(s) et écriture(s)*. En créant les éditions *klet & ko* en 2006 — qu'il a dirigées pendant dix ans — et les éditions [anima ludens](#) en 2014, il a généré de nombreuses collaborations avec des artistes et des écrivains. Comme artiste, il a notamment inspiré et illustré le troisième et dernier livre d'orgue noir de Pascal Quignard, *Angoisse et beauté* (Seuil, 2018).



Small text label on the left side of the display, likely providing information about the artifacts.

LES ARTISTES EXPOSÉ.E.S

L'exposition met en avant une vingtaine d'[artistes invité.e.s](#), majoritairement bruxelloises et bruxellois. Cette sélection est complétée - avec humour et poésie - par un choix d'oeuvres puisées dans la collection personnelle de François de Coninck ainsi que dans le formidable [cabinet de curiosités contemporaines](#) de Galila Barzilaï Hollander, en faisant la part belle à des artistes internationaux.

[Elodie Antoine](#)

[Stephan Balleux](#)

Florian Borkenhagen

Alain Bornain

Razvan Botis

Armelle Caron

Leo Copers

Dominique De Beir

François de Coninck

Peter De Cupere

[Damien De Lepeleire](#)

Boris Dennler

[Marco De Sanctis](#)

[Marco Dessardo](#)

Pascale de Villers

Laurent d'Ursel

Claude Faure

[Benoît Felix](#)

Hervé Georges Ic

Alain Germoz

[Olivier Goka](#)

Benoît Grimalt

[Coraline Guilbeau](#)

Markus Hofer

Silja Hubert

[Gudný R. Ingimarsdóttir](#)

Michael Johansson

Philippe Kessel

Florian Kiniques

[Nicolás Lamas](#)

Yvan Le Bozec

[Sandra Lecoq](#)

Alexandre Léger

Paul Leitner

[Miller Levy](#)

Olivier Liegent

Perrine Lievens

Luiz Philippe

Jorge Macchi

[Maëlle Maisonneuve](#)

[Bernard Massuir](#)

[Léa Mayer](#)

Dries Meddens

Clémentine Mélois

[Sabrina Montiel-Soto](#)

Yoann Piccardi

Pol Pierart

[Marija Rinkeviciuté](#)

Alain Rivière

Andrei Roiter

Marie Rosen

Ariel Schlesinger

Wolfgang Schulte & Liana Zanfrisco

Olivier Sidet

[Alain Snyers](#)

Chris Soal

André Stas

Jonathan Sullam

David Taborn

[Christophe Terlinden](#)

John Van Oers

[Bernard Villers](#)

Huub Vinken

Fanny Viollet

Guy Vording

[Leon Vranken](#)

Samir Willems

[Tatiana Wolska](#)



Léa Mayer, *Bouquet (brut)* composé par Lola le 12 mars 2014, gouache, aquarelle et peinture à l'huile sur papiers découpés

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

L'ART DE RIEN

L'art de rien rassemble des artistes, majoritairement bruxellois·es, qui partagent le talent du *moindre geste* et une prédilection pour *les matériaux humbles* : ils et elles réemploient, détournent des matériaux pauvres ou saugrenus, redonnent une dignité à des objets usuels ordinaires, banals — de ceux que l'on déclassé une fois consommés, échoués dans le chaos ménager du monde moderne. L'économie de moyens, ici, est mise au service d'un geste artistique à des fins poétiques, esthétiques ou ludiques. Cette sélection d'artistes invité·e·s est complétée par un choix d'œuvres puisées dans la collection personnelle de François de Coninck et dans le formidable cabinet de curiosités contemporaines de Galila Barzilai-Hollander, dont on connaît la passion pour *l'objet incongru*, en faisant la part belle à des artistes internationaux·les.

Rien vient du latin *res* « chose », qui signifie à la fois « quelque chose » et « aucune chose ». Si le second sens l'a emporté, l'ambiguïté reste féconde. « Rien, mais rien qui soit rien », écrivait ainsi, dans les années 1920, le théoricien du surréalisme belge Paul Nougé. À bien y regarder, dans le *rien* en question, il y a toujours « quelque chose » : quelque chose qui tend vers le rien, qui exalte ce réel impalpable, sans pour autant s'y réduire. Un *petit quelque chose* ou un *presque rien*, en somme, qui surgit sous nos yeux et attrape au vol notre esprit, pour le conduire ailleurs — là où il n'aurait pas été tout seul. *L'art de rien*, c'est donc une affaire de gestes infimes, de subtils déplacements du regard et de la pensée. Car ce qui nous fait sourire des yeux donne à penser. Et il suffit d'un rien pour renouveler notre regard sur les choses : telle est l'intuition sensible qui a orienté cette exposition.

Dans ce champ de l'art actuel marqué, comme d'autres champs de production et de consommation, par la prolifération des matériaux et des moyens technologiques coûteux, le dépouillement formel, la pauvreté tangible de ces œuvres *nées de presque rien* donnent un surcroît de sens, et de beauté, à leur fragile présence en ce monde clinquant.



Damien De Lepeleire, *Petits chefs-d'oeuvre*, découpes de pages de catalogues de vente contrecollées sur carton

LE LANGAGE DES OBJETS

Le trait saillant de la collection de Galila Barzilai Hollander est sa passion pour *l'objet incongru* : l'objet décalé, enjoué, facétieux, qui, déboussolant nos repères, nous fait changer d'espace mental ; l'objet paradoxal qui provoque un effet de surprise par le détournement de la réalité banale et ordinaire qu'il opère sous nos yeux et fait renaître en nous cet étonnement fondamental qui incite à penser. La collection affiche ainsi clairement ses affinités avec le surréalisme qui a tant exploré et renouvelé, en son temps, cette thématique de *l'objet incongru* : l'œuvre qui arrache l'objet à son assignation fonctionnelle pour le réinjecter dans le réel, comme un moyen critique de subvertir la réalité.

Nombre d'artistes représentés dans sa collection réhabilitent des « objets-déchets », auxquels plus personne n'accorde d'attention une fois usagés. En les recyclant dans leurs œuvres, ces artistes redonnent une valeur à ce qui n'en a plus. Ainsi placées sous le signe du détournement du *langage des objets*, ces œuvres viennent décloisonner nos représentations habituelles : délestant notre esprit de toutes les routines qui établissent en nous la cartographie des choses à voir, à dire ou à penser, elles nous emmènent en dehors de nos sentiers battus. Elles nous proposent une autre expérience du monde, dont elles modifient notre approche au-delà du seul domaine artistique : la collection de Galila Barzilai Hollander stimule en effet l'inventivité, la créativité et la sensibilité dans tous les domaines de l'existence où, par l'effet de contamination qui lui est propre, l'art a quelque chose à nous transmettre.

Cette collection s'accorde ainsi à merveille avec la définition que donnait l'artiste Robert Filliou : *l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art*. Loin du sérieux, du pompeux et de l'hermétisme souvent associés, à juste titre, par le grand public à l'art contemporain, cette collection inscrite dans notre temps reflète les préoccupations et les interrogations du monde actuel. Partant, elle constitue un réservoir de regards neufs sur le monde — et donc un réservoir de sens frais, accessible à toutes et tous.

LES OBJETS DU LANGAGE

La sélection d'œuvres puisées dans la collection personnelle de François de Coninck fait la part belle au détournement *des objets du langage*. En effet, la « pâte » du langage constitue la matière première de ces écritures plastiques qui convient l'humour, surtout, à travers des jeux de formes, de langue et de mots.

L'écriture est l'art conceptuel par excellence — minimaliste s'il en est, dans le geste et dans la forme. Ici, le mot se fait image, le texte se fait œuvre : l'écriture assume son devenir visuel. Ces « objets langagiers » relèvent de ce que la critique récente appréhende sous les termes de « littérature plastique », de « littérature hors du livre » ou de « littérature d'exposition » : en prenant le par(t)i de s'exposer, la littérature se donne désormais à voir autant qu'à lire. De fait, de plus en plus de plasticien.ne. s'emparent du langage, dans tous ses états et à travers les mediums les plus variés. Ces artistes écrivant/écrivains apportent ainsi un tout autre rapport à la matérialité du langage, dès lors que celui-ci est coulé dans des formes plastiques.

Les œuvres présentées ont en commun la volonté de *prendre l'image au mot* — littéralement : d'extraire du mot l'image qui le hante pour la fixer dans une forme. Les mots ne cessent de se rire de nous : en jouant sur ces frêles planches tendues au-dessus de l'abîme, ces œuvres leur rendent, en quelque sorte, la monnaie de leur pièce — leur pièce de théâtre, leur théâtre d'ombres errantes. Il en va donc aussi d'une certaine *politique des restes* dans ces jeux de création langagière où se font, se défont et se refont sans cesse nos représentations, en équilibre sur un fil bien tendu entre le mot et l'image.



L'orchestre fil-harmonique

ENTRETIEN

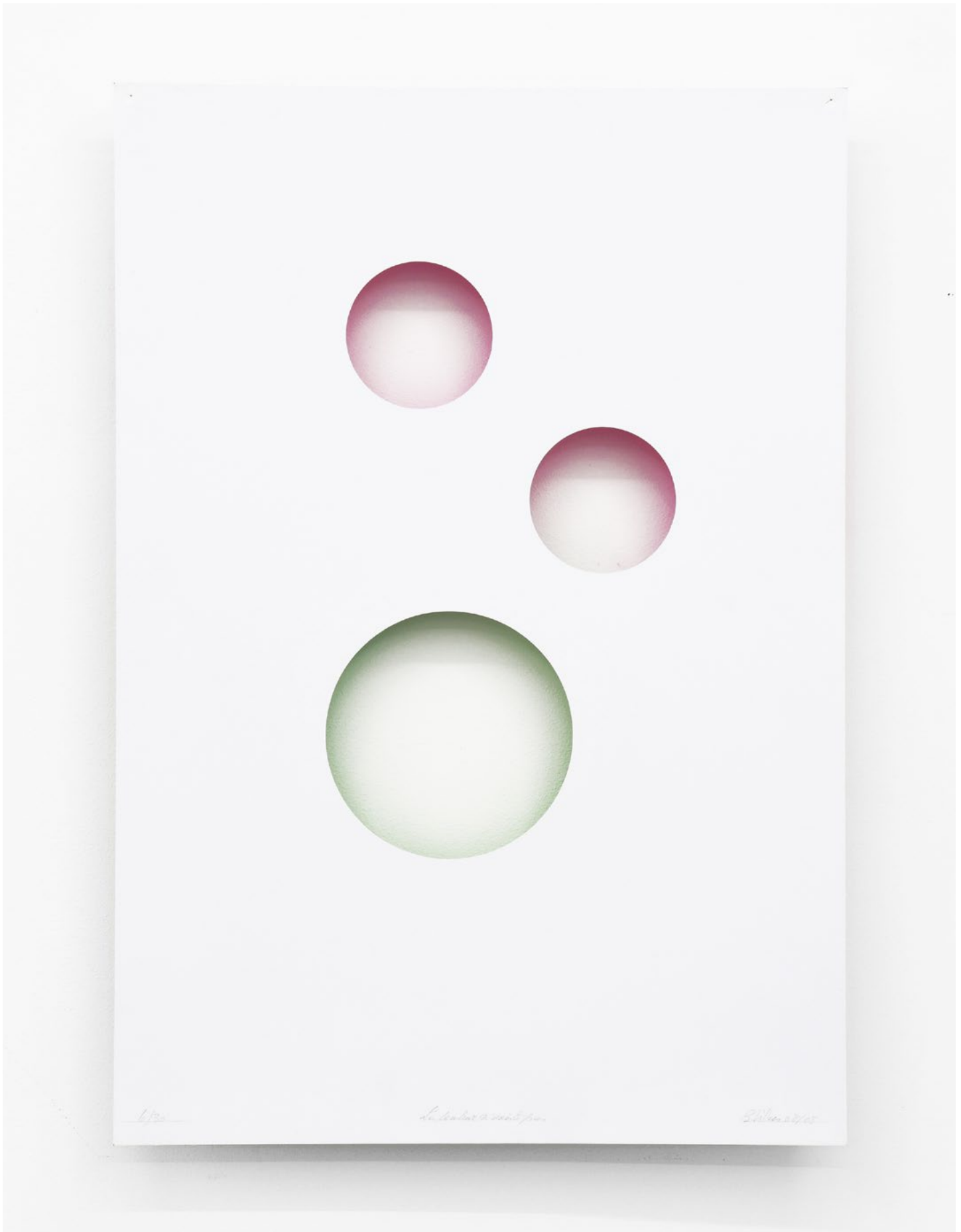
avec François de Coninck

par Laura Pleuger & Estielle Vandeweege
(CENTRALE)

*Vous êtes le commissaire de l'exposition **L'art de rien** à la CENTRALE. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur ce choix de titre ?*

J'aime beaucoup les jeux de mots. Donner un titre ironique, léger, humoristique à une exposition, ça réveille les cellules du cerveau ! Cela questionne, interpelle — et donc cela permet d'ouvrir le champ des représentations. Cela dit, il ne faut pas se contenter de faire un trait d'esprit : en l'espèce, ce jeu de mots est justifié par une véritable orientation thématique, à travers la sélection des œuvres exposées. **L'art de rien**, c'est **l'art du presque rien**, je dirais. C'est une attention à ce « petit quelque chose » dont on dit souvent qu'il fait « toute la différence » : mine de rien, quelque chose se produit... avec si peu ! **L'art de rien**, c'est l'économie de moyens mise au service d'un geste artistique, à des fins poétiques et esthétiques. Et cette réduction des moyens a pour effet l'augmentation de quelque chose d'indéfinissable qui tient de l'effet de surprise, de l'émotion, de l'enchantement que procure l'œuvre. Ainsi, à travers les œuvres exposées, j'ai souhaité inviter le public à partir à la rencontre de ces **presque rien(s)** qui surgissent, de façon inopinée, dans le champ de notre regard et qui attrapent au vol notre esprit pour le conduire ailleurs — là où il n'aurait pas été tout seul.

Il s'agit par ailleurs d'un projet recyclé : il y a une petite dizaine d'années de cela, un premier projet d'exposition fut pensé, sous le titre **Deux fois rien**, avec deux des artistes présentés dans l'exposition : Benoît Felix et Damien De Lepeleire. Il n'a cependant pas vu le jour à l'époque. **L'art de rien** est donc un projet collectif, revu et augmenté. Le projet initial a pris une belle amplitude, grâce à Carine Fol, alors directrice artistique, à qui j'en avais parlé quand je travaillais pour les musées de la Ville de Bruxelles et qui m'avait invité à lui remettre un projet plus étoffé. De fil en aiguille, ce projet d'exposition collective a pris forme et a donc été accueilli par la CENTRALE, ce dont je suis très reconnaissant.



Bernard Villers, *La couleur n'existe pas*, lithographie couleur

Le mot **rien**, d'un point de vue étymologique, vient du latin « res » qui signifie à la fois « quelque chose » et « aucune chose ». C'est le second sens qui l'a emporté, curieusement : l'usage de la langue a retenu le rien comme « l'absence de la chose ». Le mot n'en demeure pas moins ambigu et cette ambiguïté me plaît beaucoup : elle témoigne d'une tension féconde entre la chose et son absence — une tension que l'on se propose donc d'explorer ici à travers des formes plastiques.

De nombreuses œuvres présentées font partie de la collection de Galila Barzilai Hollander. Comment y avez-vous opéré votre sélection ?

La collection de Galila est énorme et passionnante. Je la connais bien parce que j'ai beaucoup écrit, à sa demande, sur l'histoire de cette collection singulière : le contexte dans lequel elle est née, la sensibilité esthétique qui la fonde et qui l'oriente, la façon dont Galila est passée de l'art ancien (que collectionnait feu son mari Jacques Hollander) à l'art contemporain, en donnant à sa collection toutes les caractéristiques d'un « cabinet de curiosités ». Elle est ainsi organisée en thématiques (la chaise, le livre, l'œuf, l'œil, l'argent, le blanc, le noir, etc.). Je ne connais évidemment pas toutes les œuvres qui la composent car elles sont innombrables mais il y a chez Galila un rapport très particulier à l'objet qui m'intéresse, que l'on peut situer dans le fil de la tradition surréaliste, belge en particulier. C'est la passion pour **l'objet incongru** qui la guide : l'objet enjoué, décalé, l'objet paradoxal et facétieux qui déboussole nos repères et nous fait changer d'espace mental ; l'œuvre qui provoque un effet de surprise par le détournement de la réalité qu'elle opère sous nos yeux. Elle a un talent pour dénicher des œuvres d'art qui détournent, avec beaucoup d'inventivité, d'esprit et d'humour, des objets banals ou des matériaux ordinaires, en les arrachant à leur assignation fonctionnelle.

Mon point d'entrée pour la sélection n'a pas été la dimension esthétique des œuvres. Mon choix s'est d'emblée porté sur les œuvres faites avec des bouts de ficelle, avec presque rien. J'ai notamment puisé dans sa collection de chaises et d'objets indéfinissables des œuvres susceptibles de dialoguer, avec humour et légèreté, avec celles des artistes invité·e·s.

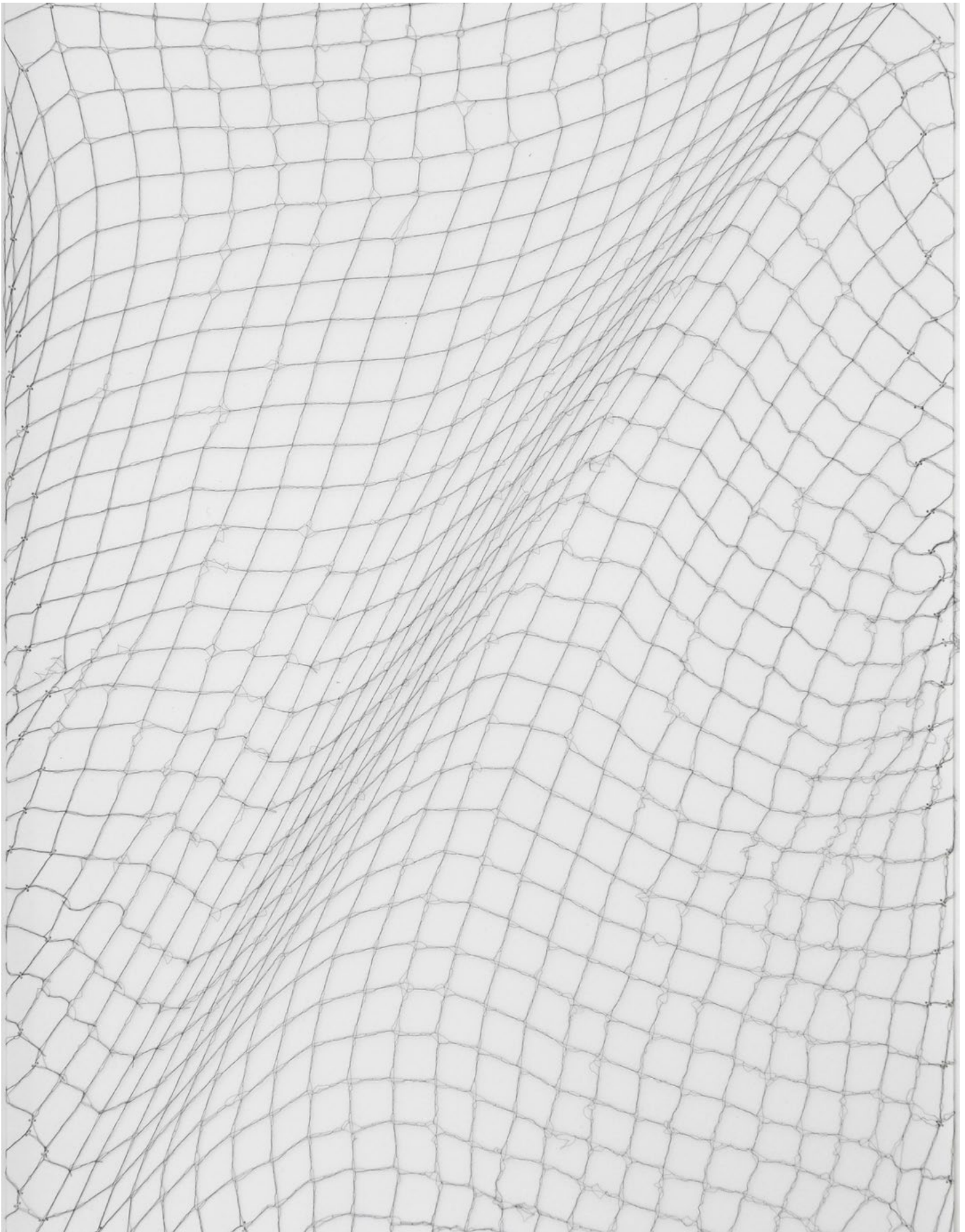
Les œuvres sélectionnées sont toutes placées sous le signe du détournement du langage des objets. Elles provoquent d'infimes déplacements du regard sur les matériaux dont elles sont composées — des matériaux qui n'ont pas vocation, en principe, à devenir des œuvres d'art (comme des cartons d'œuf,



un tuyau d'arrosage, des capsules de bouteilles de bière, un cageot de légumes en plastique...). Et ces déplacements du regard provoquent à leur tour des déplacements de l'esprit : subitement, ces matériaux qu'on ne voit plus tant ils sont ordinaires, usuels, retrouvent, par le geste artistique — par leur réemploi, leur détournement dans un assemblage — une sorte de dignité à nos yeux, une autre signification et donc une nouvelle valeur. Soudain, ce ne sont plus ces objets déclassés, ignorés une fois usagés, qui s'amoncellent dans le chaos ménager qu'est le monde moderne. En réhabilitant dans leurs œuvres ces « objets déchets », les artistes redonnent une valeur et une existence à ce qui n'en a plus. En somme, je crois que le pouvoir de ces œuvres nées de presque rien est de renouveler, de rafraîchir le regard que l'on porte sur les objets de notre quotidien. En ce sens, elles nous proposent une autre expérience du monde, car elles en modifient notre appréhension bien au-delà du seul domaine artistique. On connaît la célèbre formule de Robert Filliou : « l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ». Eh bien, la collection de Galila entre en parfaite résonance avec cette pensée ! Elle stimule notre inventivité et notre sensibilité dans tous les domaines de la vie où, par un effet de contamination qui lui est propre, l'art a quelque chose à nous dire, à nous transmettre. Tous ces petits déplacements que provoquent ces œuvres d'art sur notre regard, notre sensibilité et notre esprit nous permettent véritablement de regarder le monde d'un autre œil.

Vous semblez aimer particulièrement les jeux de mots. Il y a d'ailleurs beaucoup de livres dans la collection de Galila. Quel est votre rapport au langage et à l'écriture ?

La « pâte » de la langue constitue ma matière première, comme auteur, comme plasticien et comme éditeur d'artistes. Ma pratique artistique tourne en effet beaucoup autour du langage — c'est mon médium de prédilection. J'aime « prendre l'image au mot », au sens littéral : extraire du mot l'image qui le hante et le fixer dans une forme à l'instant de sa capture. Je dis souvent que puisque les mots ne cessent de se jouer de moi, jouer avec eux, c'est ma façon de leur rendre la monnaie de leur pièce ! Par ailleurs, je suis de plus en plus impliqué dans des projets qui touchent à l'écriture articulée aux arts plastiques. Je suis notamment enseignant à La Cambre où je co-dirige un module intitulé « Art(s) et écriture(s) ». On y explore ce qu'on appelle aujourd'hui les « écritures plastiques », que la critique récente appréhende sous les termes de « littérature hors du livre » ou de « littérature d'exposition » : le mot qui se fait image, le texte qui se fait œuvre, l'écriture qui assume son devenir visuel. De plus en plus de plasticien.ne.s s'emparent aujourd'hui du langage sous toutes ses formes, dans tous ses états



Gudny Rosa Ingimarsdottir, *Net*, filet cousu sur papier

et à travers les mediums les plus variés. Ces artistes écrivant ou écrivains apportent ainsi un tout autre rapport au langage, en particulier à sa matérialité, dès lors qu'il est coulé dans des formes plastiques. Je développe dès lors dans mon travail du curateur, d'éditeur d'estampes et de plasticien un intérêt très vif pour ces formes renouvelées de l'écriture. Dans *L'art de rien*, j'ai accordé, en particulier, une attention aux écritures plastiques qui convient l'humour, les jeux de langue et les jeux de mots. Car ce qui me fait sourire me fait penser ! L'humour, c'est un massage du cerveau : on appuie sur un point et ça libère des énergies. Une œuvre qui induit le sourire aère notre esprit, ouvre le champ de l'imaginaire, bouscule nos représentations, déleste notre pensée de toutes ses routines : l'humour nous fait sortir des sentiers battus, du sérieux et d'un certain hermétisme pompeux de l'art contemporain. « Dans un temple, tout devrait être sérieux sauf l'objet du culte », comme le disait, je crois, Samuel Beckett.

« Passion — Obsession — Collection » peut-on lire sur le site de Galila. Pour vous, la collection est une obsession ?

Eh bien non, pour moi ce n'est pas du tout une obsession. Je ne suis pas un collectionneur dans le sens compulsif où l'est Galila ou d'autres collectionneurs ou collectionneuses — cette obsession, c'est un état de siège permanent ! Chez Galila, la collection est une véritable obsession car elle occupe son esprit et ses pensées en permanence — et également dans le sens où elle ne peut réfréner ses coups de cœur, s'empêcher d'acquérir de nouvelles pièces. C'est comme une force pulsionnelle. L'obsession est une faim que rien n'apaise : pour la traiter, le collectionneur ou la collectionneuse n'a d'autre choix que de la nourrir. Comme on dit, « boire du Coca-Cola, ça donne soif » : c'est le même principe, c'est le même effet dans la collectionnisme ! Aucune œuvre d'art ne parvient jamais à éteindre sa soif : un collectionneur obsédé est perpétuellement aux aguets, à la recherche de la pièce ultime, de cet objet fantasmé, inaccessible et manquant autour duquel gravite toute collection. Galila le dit elle-même : « je suis une artholique ». L'obsession, c'est une véritable maladie...

Pouvez-vous nous parler de votre collection ? Comment décidez-vous d'acquérir une œuvre ?

Pour ma part, j'ai une petite collection, beaucoup plus modeste que celle de Galila mais dans laquelle j'ai trouvé intéressant de puiser car elle complète en quelque sorte, la sienne — en ce sens qu'elle fait la part belle, cette fois, au détournement des objets du langage. Elle s'est développée parce qu'il y a de



Leon Vranken, *Partly Cloudy*, acrylique sur toile, imperméable en PVC

cela presque vingt ans, j'ai commencé à écrire, à la demande d'artistes, sur leur travail ; ensuite je l'ai fait pour des institutions muséales, des galeries, des centres d'art, des collectionneurs ou des éditeurs. J'ai également fondé à cette époque — en 2006, précisément — une maison d'édition de cartes postales d'art contemporain (au sens élastique du terme...). En développant ainsi mon intérêt tous azimuts pour les choses de l'art, j'ai initié de nombreuses collaborations.

J'ai été amené à rencontrer beaucoup d'artistes et j'ai noué des liens amicaux et professionnels très soutenus, très forts. Cette collection s'est donc faite au hasard et au fil de ces rencontres — dont ces œuvres acquises sont de magnifiques traces. Mais je n'ai pas du tout la « passion de l'objet » — et certainement pas celle de l'objet unique : comme éditeur d'artistes, d'ailleurs, j'ai plutôt développé une passion pour le multiple, de la carte postale à l'estampe. Dans ma collection, il y a donc beaucoup de petites pièces : j'ai surtout acquis des œuvres qui parlent à ma sensibilité, langagière en particulier. Mais ce n'est donc pas sous le signe de l'obsession que je « range » ma collection. J'aime m'entourer de pièces qui me parlent, m'émeuvent, me questionnent, surtout lorsque ces œuvres me rappellent des rencontres singulières, des affinités électives : cela fait trace dans ma vie. J'aime beaucoup la phrase de Louis Scutenaire : « ce n'est pas la perle qui fait le collier, c'est le fil ». Il en va ainsi dans une collection personnelle autant que dans une exposition thématique et collective comme *L'art de rien*. Développer une collection a du sens dès lors qu'il y a un fil bien tendu entre les œuvres, qui permet le dialogue entre elles. Ma collection est donc une histoire de rencontres avec des œuvres autant qu'avec des artistes. La plupart du temps, d'ailleurs, les deux se produisent et donnent naissance à une vraie complicité — esthétique, amicale, intellectuelle, sensible. Et, à force, avec les années qui passent, l'accumulation finit forcément par faire collection.

Les œuvres présentées dans l'exposition sont pour la plupart faites avec « presque rien ». Comment les avez-vous intégrées dans le bâtiment imposant qu'est la CENTRALE ? Quelle influence le bâtiment a-t-il eu sur votre manière de présenter l'exposition à la CENTRALE ?

Je les ai intégrées avec l'aide précieuse de l'équipe de la CENTRALE, qui connaît bien les lieux ! C'est un vrai défi car il y a beaucoup de petites œuvres : des pièces discrètes, délicates et fragiles. Or le bâtiment est ce qu'il est, à savoir : imposant, massif, brut. Les espaces sont tantôt en hauteur, tantôt plus petits. Je me suis dit, en en parlant avec l'équipe, qu'il fallait prendre le lieu tel qu'il était et



jouer la confrontation. Nous ne sommes donc pas partis sur l'idée de construire des murs, des cloisons, pour essayer de remplir ce lieu immense et imposant mais plutôt sur l'envie de jouer le contraste entre le bâtiment — son caractère un peu brutaliste — et les œuvres qu'on expose. Ce qui ne veut pas dire ne pas construire l'une ou l'autre cimaise qui vient séparer et organiser *a minima* l'espace de monstration. Il s'agissait de considérer que *L'art de rien* est aussi un principe directeur de la scénographie : n'en faisons pas trop, restons le plus simple et le plus sobre possible. Optons pour une scénographie dépouillée tout en créant un parcours qui tient compte de la nature des pièces exposées. Il y a notamment beaucoup de pièces ou d'installations qui sont posées directement dans l'espace ou sur des socles : cela permet aussi d'initier un parcours, d'induire une circulation entre les œuvres. On a également été attentifs à l'idée de récupération : ainsi des quatre vitrines *vintage*, trouvées dans les réserves de la CENTRALE, dont on se sert pour exposer certaines œuvres fragiles, en composant des ensembles sur un thème — c'est le côté « cabinet de curiosités ». La scénographie s'est donc construite comme ça, en partenariat avec toute l'équipe. C'est un vrai défi mais j'ai toujours aimé les tensions et les contrastes. Ainsi, occuper un lieu aussi grand et aussi imposant avec beaucoup de petites œuvres, c'est une façon singulière d'utiliser ce lieu, tel qu'il est, sans chercher à le masquer. Nous avons envie que cela respire. J'avais peur au départ que ce soit le contraire, que l'exposition soit trop chargée — j'ai un côté « tropophile »... Je craignais donc, à un moment donné, qu'il y ait trop d'œuvres exposées et que cela les desserve. Avec Tania Nasielski, on a donc aussi réduit la sélection initiale en se disant : « jouons *L'art de rien* dans tous les registres », à savoir : dans le choix des œuvres, dans la scénographie, dans le vide qu'on peut faire advenir entre les pièces, etc. On ne peut pas prétendre monter une exposition qui s'intitule *L'art de rien* avec des ambitions grandiloquentes sur le plan de la scénographie.

Quelle place occupent le public dans l'exposition L'art de rien ? N'est-ce pas « difficile » de partager sa collection avec des inconnu. e. s ?

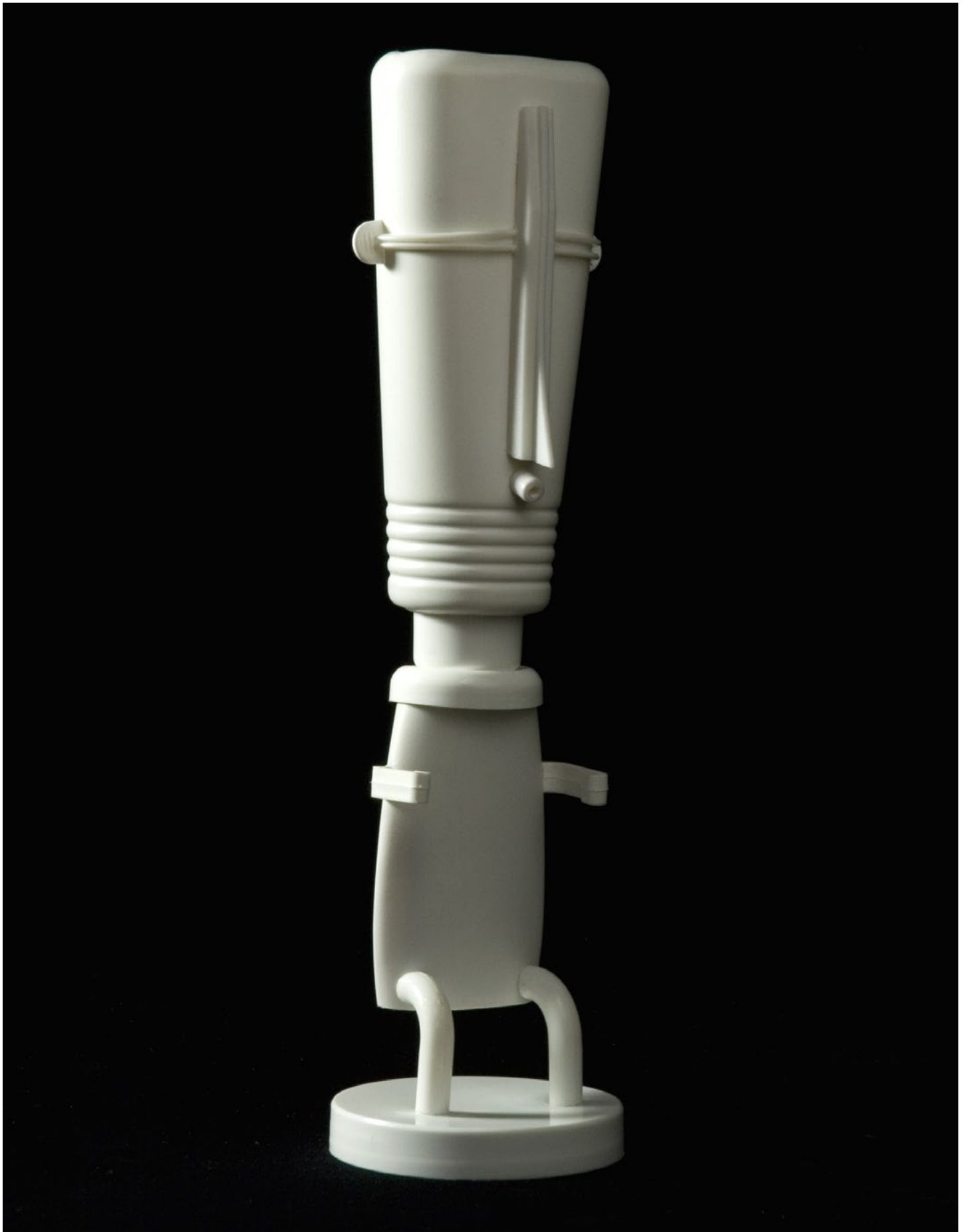
Je trouve intéressant de faire confiance au public, d'induire le respect de la fragilité de ces pièces faites avec presque rien. C'est un beau défi, à nouveau. J'ai voulu concevoir une exposition qui parle le plus directement possible à la sensibilité des gens. On a toute l'habitude d'expositions où on doit d'abord en passer par le « tunnel du texte », et donc par l'intellect, à travers la contextualisation et la réflexion théorique, pour accéder au sens de l'œuvre. Or le plus souvent, l'émotion artistique cesse dès lors que



Elodie Antoine, *Zip Thorax*, fermetures éclair assemblées

l'analyse et l'intellect entrent en jeu. Donc j'aimerais que cette exposition soit la plus accessible d'un point de vue esthétique, comme du point de vue de l'émotion que les œuvres peuvent susciter chez tout un. e chacun. e. J'aimerais, ce faisant, proposer une exposition qui donne une autre image de l'art contemporain qui garde, somme toute, un côté élitiste et donc forcément hermétique pour le plus grand nombre — cet « entre soi » qu'on peut, à juste titre, souvent lui reprocher. Il faut faire partie des « initié. e. s » pour accéder aux œuvres d'art et pour pouvoir les apprécier, par le biais de l'intellect, ce qui a pour effet d'assécher la rencontre sensible avec ces dernières. Je me suis donc attaché à choisir des œuvres qui ont en soi des qualités esthétiques et poétiques immédiates, dont je présume qu'elles peuvent être reçues, éprouvées par chacun. e, sans devoir passer par un long texte explicatif. J'aimerais que cette exposition rencontre des publics qui, d'ordinaire, n'osent pas entrer dans les lieux d'expositions d'art contemporain parce qu'ils pensent : « ce n'est pas pour moi, je n'y comprends rien, etc. ». J'aimerais briser ces codes-là, j'aimerais que cette exposition soit vraiment accessible à tous. C'est donc aussi en pensant aux visiteur.euse. s non initié.e.s que j'ai choisi les pièces. En somme, j'aimerais qu'on n'ait pas besoin de beaucoup plus que le titre de l'œuvre, la technique et les matériaux utilisés pour accéder à l'émotion esthétique que procure l'œuvre d'art, comme au sens qu'elle renferme.

Je n'ai pas eu l'occasion de beaucoup partager ma collection dans des lieux publics mais je trouve que c'est toujours intéressant d'avoir un regard vierge sur des œuvres que l'on connaît et fréquente de longue date. Je trouve que les œuvres sont faites pour être vues et c'est plutôt une chance que de pouvoir montrer ces œuvres dans une exposition collective — qui dure longtemps, par ailleurs. Je suis toujours surpris par ce que des inconnu. e. s peuvent me raconter de ce qu'ils et elles ont pensé de telle ou telle pièce. Galila est aussi comme cela : elle est toujours très heureuse de partager sa collection. Une collection doit vivre et, pour vivre, elle doit être vue. Plus on multiplie les lieux et les types de lieux où les œuvres sont montrées, plus on touche un public diversifié et on reçoit de réactions, parfois très inattendues !



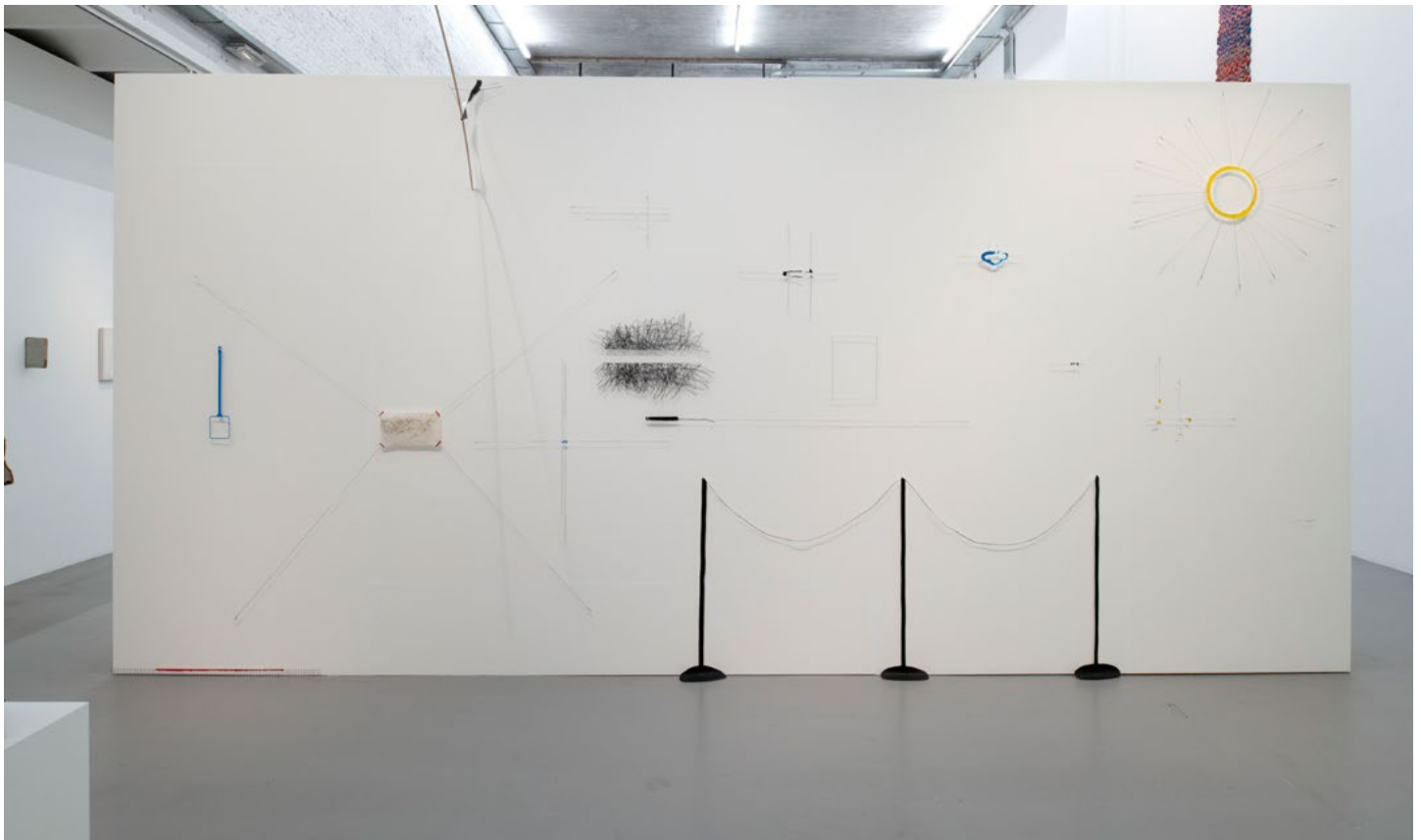
Olivier Goka, *La collection Vonpischmeyer (détail)*, assemblage plastique

VUES DE L'EXPOSITION















ARTICLES DE PRESSE

Nada surf

PARESSE DUCHAMPIENNE ET MATÉRIAUX HUMBLÉS, TELLES SONT LES MAMELLES DE L'ART DE RIEN, UNE JUBILATOIRE PROPOSITION À LA CENTRALE.



© ÉLODIE ANTOINE, LIPSTICK, 2015, COURTESY AEROPLASTICS GALLERY BRUSSELS

PLURIDISCIPLINAIRE

L'Art de rien

EXPOSITION COLLECTIVE, À LA CENTRALE, BRUXELLES. JUSQU'AU 17/03.



Dès l'entrée, pas question de se défiler. Stylo à la main, le plasticien franco-belge Alain Snyers confirme aux sceptiques que "rien, c'est déjà quelque chose". Le performeur matérialise ce paradoxe, au cœur de la nouvelle exposition de la Centrale, en tendant une "Pétition pour rien". En bonne et due forme, le document invite les visiteurs à contresigner pour "ne s'engager à rien". Le ton est donné. Il est celui du "vide à travers les planches" et du "moindre geste" qui s'exhibent au travers des œuvres innombrables de 70 artistes faisant fi de cette spectaculosité à laquelle l'art contemporain s'abreuve si souvent. Ici le "presque rien", appelons-le

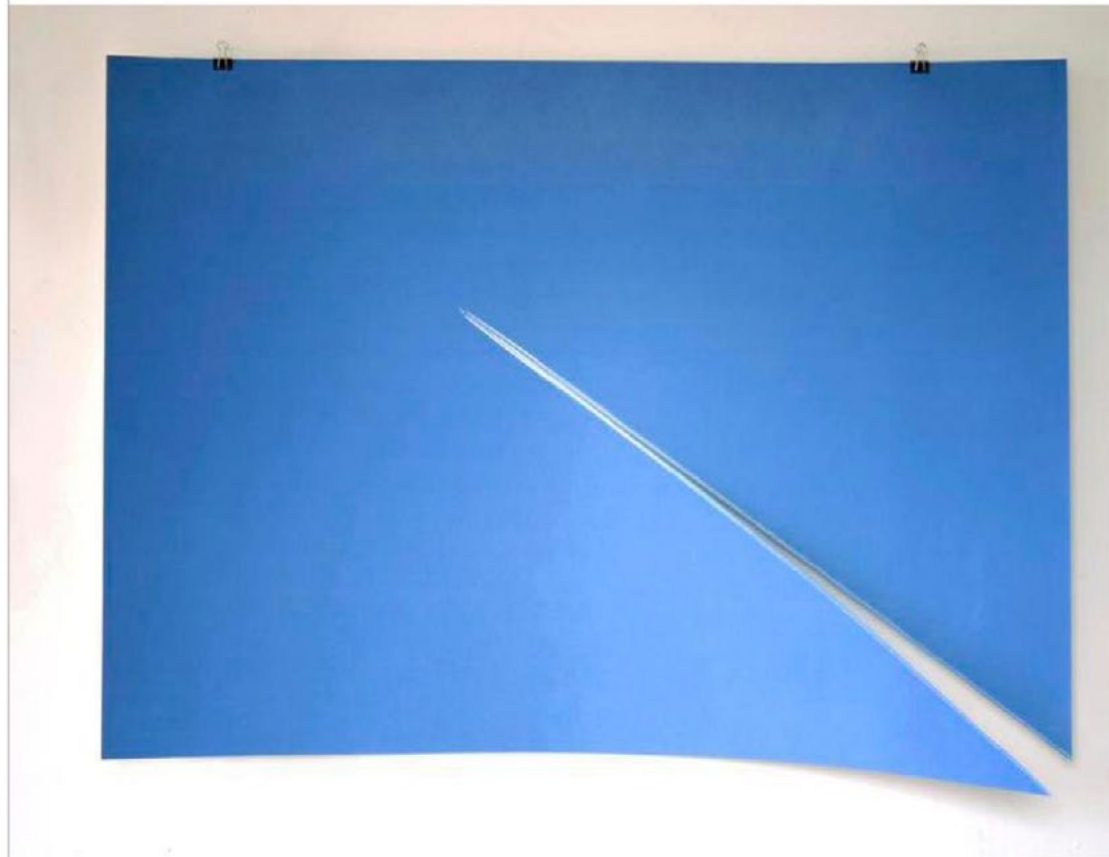
les redressant, ou des toiles en contrecollant du carton au dos pour suggérer un châssis. Le tout restitue un peu de la physicalité perdue de l'œuvre originelle et permet au grand public de contempler enfin ces œuvres sortie du bien commun. Aguerrie au recyclage et marquée par *Le Déjeuner en fourrure* de la Suisse Meret Oppenheim ou les sculptures de Dorothea Tanning, Élodie Antoine dévoie quant à elle le familier, un univers pouvant être compris par tous. On pense à *Fauteuil fongique*, une assise en velours vert sur laquelle sont cousus des champignons textiles; *Zip thorax*, un assemblage de fermetures Éclair évoquant une cage thoracique; ou encore *Lipstick*, un tube de rouge à lèvres croisé avec une mèche à béton semblant avoir "sous mon sein la grenade" pour sous-texte. La simplicité de cette métaphore à percussion recèle un travail manuel intense, fil rouge discret des œuvres de cette exposition délicieuse. ●

MICHEL VERLINDEN

comme ça pour déjouer la contradiction, est toujours prétexte à jeter un nouveau regard sur le monde. Pour le curateur François de Coninck, il n'est pas seulement question d'un programme poétique et esthétique. L'inframince relève également d'un choix éthique, celui de pratiques humbles cherchant à éviter d'encombrer le monde, dont, abondance de la proposition oblige, on n'a retenu que deux signatures.

S'en falloir de peu

Difficile de ne pas s'émerveiller devant le travail de Damien De Lepeleire. Pris au nord du pays, ce Bruxellois affiche un parcours marqué par une méfiance vis-à-vis des largesses conditionnées du monde de l'art. L'homme a fait le choix de s'aventurer dans des cycles formels à chaque fois nouveaux - en 40 ans de carrière, il a entrepris une cinquantaine de séries. "À cause de cette position, il arrive que je ne puisse plus continuer à peindre en raison du prix élevé du matériel nécessaire. Je dois alors trouver d'autres manières de créer sans moyens." C'est justement cette série de pièces de peu - notamment des canettes écrasées coulées dans le bronze dénommées *Last Pogo* - que la Centrale a choisi de montrer à l'occasion de *L'Art de rien*. Celle-ci s'appuie aussi sur le legs d'une collectionneuse: 30 années de catalogues édités par des maisons de ventes aux enchères prestigieuses. Cette manne permet à l'intéressé de découper, voire de "triturer", des images pour en faire des sculptures, en



Pour réaliser son « Zip Thorax », Elodie Antoine a soigneusement assemblé une série de fermetures éclair. © D.R.

JEAN-MARIE WYNANTS

Tout qui a déjà assisté à un vernissage connaît le phénomène : au bout de quelques minutes, la plupart des invités discutent autour d'un verre et ne s'intéressent plus guère aux œuvres exposées. Lors du vernissage de *L'art de rien*, à la Centrale for Contemporary Art, plus de deux heures après l'ouverture des portes, une immense majorité des invités se trouvaient encore dans les espaces d'exposition, en train de regarder, de s'amuser, de s'étonner, de s'émerveiller ou de s'esclaffer devant les innombrables propositions d'un parcours aussi joyeux que poétique.

Portant parfaitement son titre, *L'art de rien* nous captive avec trois fois rien. Mais ce rien là n'est ni le vide ni le néant. Au contraire, le rien mis en avant par François de Coninck, commissaire très inspiré de cette exposition, s'avère aussi nourrissant que surprenant. Dès l'entrée, une pétition nous est proposée. En la signant, on ne s'engage à rien. Et si on refuse de signer... eh bien, ça ne fait rien !

Le ton est donné. Ou plutôt un des tons. Car si *L'art de rien* joue avec les

mots, notamment dans une savoureuse dernière partie consacrée au langage, le parcours suscite le sourire et le rire tout en ne perdant jamais de vue la qualité artistique, la maîtrise technique et l'imaginaire poétique. Et puis il faut croire que le rien inspire pas mal de gens, l'exposition proposant des œuvres d'une septantaine d'artistes. Avec un tel nombre de créateurs, on pouvait craindre une sorte de vaste patchwork aux allures de brocante ou de cabinet de curiosités. C'est pourtant beaucoup plus et beaucoup mieux que cela.

Sculptures de papier et œufs d'autruche

D'une part, François De Coninck met en évidence quelques artistes, présents avec une belle sélection de leur travail. C'est le cas, dès la première salle, avec les œuvres de Marco De Sanctis faisant surgir « ce qui aurait pu être » à partir de vieux tableaux oubliés ou égrenant le mot *mélancolie* en braille à l'aide d'œufs d'autruche non éclos. Un peu plus loin, un véritable labyrinthe sans parois abrite la délicate collection des *Empathiques* de Léa Mayer et Maëlle Maison-neuve.

Un grand mur sert de support aux

À la Centrale, « l'art de rien » fait du bien

Rassemblant une septantaine d'artistes, François de Coninck, commissaire d'exposition, artiste et collectionneur propose un formidable parcours démontrant que le rien peut tout.

Chez Benoît Félix, le papier découpé est une seconde nature comme ici avec « A la lettre (une ligne dans le ciel) », photolithographie fendue de 2011 où un avion « fend » littéralement le ciel bleu... et la feuille sur laquelle l'image est imprimée. © BENOÎT FÉLIX.

EDITIONS BRUNO ROBBE

formidables découpages de papier de Benoît Félix qui s'éparpille aussi dans les autres espaces avec diverses propositions laissant les visiteurs ébahis. Tatiana Wolska attire les regards vers le plafond avec ses grands nuages rouges faits de déchets de bouteilles en plastique tandis que Gudný Rósa Ingimarsdóttir livre de délicates créations à partir de papiers découpés. Damien De Lepeleire se répand dans tous les espaces avec une incroyable variété d'inspiration et de techniques tandis qu'Elodie Antoine pousse de plus en plus loin son travail textile avec d'étonnantes créations faites de fil ou de matériaux de couture.

Les Féeries aquatiques

Celles et ceux qui sont moins gâtés au niveau de la quantité sont représentés avec des œuvres d'une indéniable et réjouissante qualité. Dès l'entrée, quatre belles lithographies de Bernard Villers explorent le thème magistralement. Un peu plus loin, on découvre divers fauteuils pour le moins étonnants comme la chaise radiateur de Boris Demmler. À quelques pas de celui-ci, Luiz Philippe a posé une sacoche faite, en réalité, d'un gros bloc de pierre augmenté d'une poignée.



« Homeless Barocco », 2018 : si, à première vue, on pense voir un site archéologique avec ses colonnes antiques, un regard plus attentif permet de reconnaître des piles de piécettes de quelques cents comme en récoltent les SDF. © DAMIEN DE LEPELEIRE

Coup de cœur de notre parcours : les *Féeries aquatiques* d'Alain Rivière, travail vidéo recréant, à l'aide d'un évier, d'un robinet coulant à grande eau, d'ustensiles de cuisine et d'éclairages savamment étudiés, une succession de fontaines et de jets d'eau dignes de Versailles. Belle découverte aussi avec les petits personnages de Sabrina Montiel-Soto sortant d'un interrupteur ou marchant sur un mètre déplié.

Impossible évidemment de citer tous les artistes et toutes les œuvres rassemblées ici et venant, notamment, des collections de François de Coninck et Galila Barzilai Hollander. Rien de tel dès lors que de se rendre à la Centrale pour découvrir ce formidable parcours, véritable célébration de l'imaginaire et de l'ingéniosité humaine, capable de créer du beau, du drôle, du poétique, du merveilleux à partir de trois fois rien. À la sortie, de larges sourires s'affichent sur les visages des visiteurs. Et ça, ça n'est pas rien !

L'art de rien

★★★★☆

Jusqu'au 17 mars à la Centrale for Contemporary Art, www.centrale.brussels



Perdus dans des paysages faits d'objets quotidiens, les petits personnages de Sabrina Montiel-Soto, sont aux prises avec un univers beaucoup trop grand pour eux. © D.R.

1/AD Mercredi 29 novembre 2023

“L’art de rien”, c’est quelque chose !

Art Des œuvres de 70 artistes à la Centrale, comme autant d’objets détournés.

Étonnante exposition à la Centrale à Bruxelles, place Sainte-Catherine, où il est démontré que *l’art de rien* (titre de l’exposition), cela peut être beaucoup ! Menée par François de Coninck, commissaire, elle expose des œuvres de 70 artistes, souvent travaillant à Bruxelles, œuvres poétiques, souvent petites, pleines d’humour, décalées.

Comme cette pancarte de location où un anonyme a écrit *Dieu soit loué*, ou ce sous-bock où on répète qu’il “ne faut pas oublier de penser à se souvenir de ne pas oublier, etc.” C’est tout le talent du moindre geste, le plaisir d’un temps ralenti pour respirer, de l’émerveillement devant trois fois rien, quand l’art vient d’un simple déplacement du regard sur le quotidien (comme dans *L’arte povera*), l’art aussi du jeu de mots magritien. Un art dans la lignée des objets surréalistes qui à travers l’objet détourné, transfigureraient le réel lui-même. Picasso a procédé ainsi en transformant par exemple une vieille selle et un guidon de vélo en masque de taureau.

Une exposition anti-gigantisme dans l’art, elle est souvent très humble, écologique, dans la mesure où elle vante la beauté possible des déchets et des bouts de ficelle. Elle rappelle Robert Filliou qui disait que “l’art est ce qui rend la vie plus intéressante que l’art.”

Il faut prendre le temps de lire les cartels et de se laisser surprendre par ces centaines d’œuvres. Beaucoup de petites œuvres sont disposées dans des vitrines comme des cabinets de curiosités ou dans des alcôves annexes au grand hall de la Centrale.

La collection de Galila Barzilai

Pour cette exposition, François de Coninck, a pu aussi puiser largement dans la prolifique et si riche collection de Galila Barzilai Hollander, avec des chaises plus étonnantes les unes que les autres : une chaise faite en radiateurs, par exemple, ou un tapis roulé composé de cartons à œufs.

Au hasard de votre déambulation,



Perrine Lievens, “Temps couvert” (2004), photographie, tréteaux et barbe à papa.

vous pourrez ainsi découvrir : un fauteuil avec dessus des champignons comme sur les arbres (Élodie Antoine), un mur d’œuvres de Picasso faites de pages de salles de vente pour avoir tout Picasso chez soi (Damien De Lepeleire), un vase en équilibre sur un panier de basket (Nicolas Lamas), une carte postale se demandant “Qui décide qui décide ?” (François de Coninck), un nuage de barbe à papa déposé sur des tréteaux (Perrine Lievens), un filet d’eau découpé dans du papier formant une rivière (Benoît Felix), une plante verte en tuyau d’arrosage (Markus Hofer), un cagnot de légumes peint

à la feuille d’or (Leo Copers), une veste faite de fermetures éclair (Élodie Antoine), un papier peint délicatement découpé en fleurs ou un tas d’élastiques noués (Guðný Rósa Ingimarsdóttir), une minuscule figurine en équilibre sur un mètre pliant ou coincée dans une sonnette de porte (Sabrina Montiel-Soto), un tableau où des citrons sont plantés dans du béton (Léon Vrancken), une collection en apparence d’art africain, mais dont les pièces s’avèrent faites de nos plastiques (Olivier Goka), un grand tapis coloré fait de

chiffons (Sandra Lecog), des toiles blanches tordues en porcelaine (Stefan Balleux), une collection de statues antiques en photos découpées et collées sur carton (Damien de Lepeleire), un rouge à lèvres qui sort comme une vis (Élodie Antoine)...

Il y a un peu dans tout cela du Broodthaers, du Marcel Mariën et du Magritte.

François de Coninck aime bien cette citation de Louis Scutenaire qui disait “ce n’est pas la perle qui fait le collier, c’est le fil.” Un fil d’œuvres qui s’avère ici bien rafraîchissant.

Guy Duplat

→ *L’art de rien*, La Centrale, à Bruxelles, jusqu’au 17 mars.

Ne soyez plus jamais victime de fausses informations, de documents falsifiés, et de produits contrefaits !



Certidox protège vos E-mails, Produits, Diplômes, Contrats, Bons de commande, Communiqués de presse...

<https://certidox.com>

IMAGES/



Penis Carpet, de Sandra Lecocq. En bas, Golden Lipstick d'Elodie Antoine. S. LECOQ ET AEROPLASTICS GALLERY

Expo/ «L'Art de rien», éclairage au néant



Miroir dans lequel on ne se voit pas, essuie-tout brodé, pétition sur le rien... Soixante-dix plasticiens investissent la Centrale de Bruxelles à coups d'œuvres absurdes.

Qui a dit qu'une expo sur le rien était une promesse de glandouille pour un journaliste? C'était sans compter sur l'esprit retors des Belges pour qui le rien, c'est beaucoup de choses. «Rien» vient du latin *res*, qui veut dire à la fois «chose» et «nulle chose». Ce paradoxe, un peu surréaliste,

est donc fertile pour François de Coninck qui en fait une exposition réjouissante à la Centrale de Bruxelles. Artiste, auteur, éditeur, le commissaire a scrupuleusement exploré «l'art de rien» avec 70 plasticiens – majoritairement bruxellois. Dans les salles, quelques pièces sont issues de sa collection personnelle. Il a même ajouté ses propres œuvres, des cartes postales sur lesquelles il a écrit en rouge «Chaque limite a sa patience», «Une femme de perdue, une femme de perdue. C'est ma thématique», «Qui décide qui?» ou encore «Rien ne sert de courir, non ça ne sert à rien» (*Petites Mythographies*, 2010). «Aujourd'hui, l'art contemporain est de plus en plus asservi à la défense de causes – fémi-

niste, écologique, politique – c'est très bien, c'est nécessaire, explique le commissaire qui admet avoir toutes les «névroses belges», «être né au Congo», «être francophone» et «avoir vécu en Flandres». Il ajoute: «L'art peut aussi être fait juste pour le simple plaisir des yeux, de l'esprit, des décalages et des jeux de mots.»

Pétition. Pour De Coninck, il suffit donc d'une lettre en trop pour faire une œuvre. Dans sa série «Faire bouger les signes», il imprime des boutades sur papier: «Les femmes ont tendance à mentir à propos de leur rage» ou «J'ai envie de baisser». Ironique, il joue même avec les titres: un Christ sculpté dans un morceau de bois s'intitule *le Prince Sarmant*. Récemment, François de Coninck a relu les entretiens de Marcel Duchamp avec Pierre Cabanne, recueillis deux ans avant sa mort. «Le vieillard Duchamp disait: "Je n'ai fait que ce qui m'amuse." Il doit donc y avoir une place pour l'amusement», affirme le commissaire. Aujourd'hui, on voit se multiplier les expositions immersives, autour de *Gauguin*, *Van Gogh* ou *Klimt*... Je n'ai jamais pensé que la multiplication des pixels nous faisaient atteindre une œuvre d'art. Cette expo s'inscrit contre la tendance actuelle qui veut toujours amplifier les moyens, faire plus d'esbroufe... Finalement, plus on réduit du côté des moyens plus on augmente quelque chose du côté de la fin.»

A l'entrée du parcours, le Franco-Belge Alain Snyers tend une pétition, une pétition pour rien: «Cela n'engage à rien, cela ne sert à rien, mais au moins, moi, j'atteins mes objectifs», plaisante-t-il. Pas de problème, on signe, ça ne mange pas de pain. L'artiste est fier d'avoir déjà recueilli 700 signatures au Québec pour cette absurde pétition. Dans les salles, beaucoup d'œuvres, étonnantes, sont de taille modeste: petits tableaux blancs tordus en céramique (*White Canvas*, 2010, de Stephan Balleux), miroir dans lequel on ne se voit pas (*Ghost*, 2007, d'Olivier Sidet), simple baguette de bois courbe accrochée au mur (*Courbure de l'horizon*, 2022, de Bernard Villers). Pour leur collection des «Empathi-

ques», Léa Mayer et Maëlle Maisonneuve ont fabriqué des tout petits objets à partir de bouts de ficelles, pansement, morceaux de bois, coquillages, bogue de marrons, qu'elles classent en 20 familles sur un long présentoir en bois.

Plus loin, des objets quelconques – radiateur, brochette, boîtes de coquilles d'œufs, capsules, tuyau d'arrosage, gros cailloux, caisse en plastique, pince à linge – se transforment en œuvres humbles, humoristiques et économes de moyens. Il y a même une boîte de pinceaux dont les poils sont faits en cheveux de peintres (*Pure Hair*, 2001, de Huub Vincken).

Tétons. De nombreuses pièces sont issues de la collection de Galia Barzilai, une Bruxelloise hors norme. «Je suis une extrémiste, je suis tout ou rien», affirme la fantasiste collectionneuse, girâtes aux oreilles, connue pour s'entourer jusqu'à l'overdose d'œuvres singulières. «J'ai aussi un appartement où il n'y a rien, juste un matelas et deux chaises.» Les plus grandes pièces de l'expo sont en matières recyclées: tapis de chiffons tressés en forme de pénis (*Penis Carpet*, 2001-2021 de Sandra Lecocq) ou sculpture rouge en bouteilles d'eau pétillante de Tatiana Wolska. Reine du recyclage, la Polonaise installée à Bruxelles fait fondre des bouteilles pour leur donner des formes étranges, elle brode aussi du calque ou de l'essuie-tout avec du fil orange fluo. Et comment résister aux œuvres délicates et surréalistes d'Elodie Antoine «glaneuse conceptuelle», comme elle se nomme? Des fermetures éclair blanches forment une élégante cage thoracique, un bâton de rouge à lèvres mute en mèche de perceuse, une pelote de fils noirs devient un grillage, un chemisier porte des tétons. De gros champignons poussent même sur un fauteuil en velours. Comme la nature a horreur du vide, on trouve toujours quelque chose dans le rien. Et ça, c'est énorme.

CLÉMENTINE MERCIER

L'ART DE RIEN à la Centrale de Bruxelles. Jusqu'au 17 mars

THÉÂTRE

La mise en scène que signe Emmanuel Demarcy-Mota du *Songe d'une nuit d'été*, comédie shakespearienne écrite à la fin du XVI^e siècle (et traduite par François Regnault), ne plaira pas à tous. C'est le lot du théâtre lorsqu'il prend un parti et l'assume, quitte à laisser de côté d'autres possibilités de jeu dont l'absence se fait sentir. On regrette ainsi de ne pas percevoir dans le spectacle présenté la torsion et la métamorphose du réel qui sont pourtant au fondement d'une fable multipliant les lignes de fuite vers l'imaginaire. Sous la plume de Shakespeare, des fées cohabitent avec des artisans comédiens, des seigneurs athéniens et même un âne chimérique. L'auteur orchestre le ballet onirique de personnages concrets et fantasmagiques. Amours naissants, couples volages, interventions surnaturelles de créatures qui visitent le sommeil des mortels, sortilèges qui dupent les sentiments : l'extravagance devient la norme dans cette nuit d'été où les notions de temps et d'espace se troublent.

Ce trouble n'apparaît pas assez dans le geste d'Emmanuel Demarcy-Mota qui se montre plus terre à terre que suggestif. Sa proposition y gagne en clarté ce que *Le Songe...* y perd en geste énigmatique. Les dédales de l'histoire sont exposés limpide par une représentation qui préfère l'explicite à l'implicite. L'option à la limite de ne laisser personne à la porte, ainsi que le prouvaient, le soir où nous étions là, les applaudissements enthousiastes du public.

Esthétique postapocalyptique

Ce *Songe d'une nuit d'été* découle d'un XXI^e siècle anxiogène et d'une planète en détresse dont la dramatique dégradation engendre un décor désillusionné : un cimetière d'arbres calcinés dont ne demeurent que des troncs dénudés tombant des cintres de toute leur hauteur. Lumières sombres, nappes de musiques lugubres, le climat est à l'image du climat actuel (que ce dernier soit écologique, politique, social et même culturel) : inquiétant.

Contre toute attente, cette esthétique postapocalyptique n'en est pas moins un geste et bel hommage au Théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt. L'espace, surpris par la nuit, est magnifié par les troncs élimés, sorte de géants blessés dont nul ne peut faire abstraction. Ni le public qui leur fait face, ni les



Le roi Obéron (Philippe Demarle) et la reine Titania (Valérie Dashwood), en janvier, au Théâtre de la Ville-Sarah-Bernhardt, à Paris. JEAN LOUIS FERNANDEZ

acteurs qui jouent de (et avec) leur présence, en tentant d'insinuer un peu de chair, de chaleur et de sourires au sein d'un territoire hostile.

Pas de feuilles, pas d'humus, pas de fougères sur le sol passé au Kärcher. Les fleurs brandies sont des fleurs coupées. C'en est fini de la nature enchantée de Shakespeare : elle s'est repliée sous la surface du visible, à l'abri du soleil, loin de la main de l'homme, dans un univers parallèle qu'on appellera l'inconscient, ou alors la fiction. Ou, peut-être, s'agit-il là d'une faille quantique et hospitalière, où s'inventent d'autres modes d'existence. Un refuge protégé des contingences terrestres, où Obéron, Titania, Puck (le roi, la reine et le lutin des fées qui sont autant d'émanations des poètes) auraient encore le pouvoir de réinsuffler du vivant dans un paysage sinistre. Ce qui se confirme lorsque, ouvrant les trappes du plancher, ils laissent surgir des leurs vivants qui transpercent enfin la grisaille.

Le geste d'Emmanuel Demarcy-Mota n'est pas dénué d'enfance. Celle qui s'acharne à rêver et à espérer quand le monde alentour lui intime le contraire. Celle qui veut

Le metteur en scène se montre plus terre à terre que suggestif, et la représentation préfère l'explicite à l'implicite

déposer des lucioles d'innocence dans le cœur de jeunes Athéniens avant qu'ils ne se transforment, le jour venu et pour de bon, en adultes. L'hypothèse se faufile sur le plateau par l'entremise de l'une des comédiennes, Elodie Bouchez, qui, dans le rôle d'Hélène, jeune femme qui aime mais n'est pas aimée, est l'émissaire éclatant du sensible. Est-ce l'actrice ou est-ce le personnage ? Son interprétation tranche avec celle de ses quatorze camarades sur scène. Si ces derniers sont efficaces, elle est, pour sa part, titubante, fragile, émouvante. D'ailleurs lorsque arrive la séquence culte de la comédie (la représentation de *Pyrame et Thisbé*, pièce donnée en

l'honneur des seigneurs athéniens par les artisans comédiens), Hélène seule tend l'oreille.

Il faut scruter de près la mise en abyme du théâtre dans le théâtre qu'opère alors, après Shakespeare, Demarcy-Mota. Elle soumet aux jugements des personnages (et du public) l'essence de cet art dans ce qu'il a de plus naïf et laborieux, mais aussi de plus sincère et touchant. Les acteurs de *Pyrame et Thisbé* sont caricaturaux, leurs dialogues stupides, leurs costumes ineptes : peu importe. Ce théâtre précaire, qui oppose au cynisme de ses mécènes et aux moqueries de ses détracteurs sa foi dans un imaginaire défiant le sens commun, au point de faire figurer un mur par un corps, ce théâtre-là, généreux et irrésistible de drôlerie, raffale la mise. Parce qu'il est populaire. Au sens noble du terme. ■

JOÛLLE GAYOT

Le Songe d'une nuit d'été, de Shakespeare. Traduction : François Regnault. Mise en scène : Emmanuel Demarcy-Mota. Théâtre de la Ville-Sarah-Bernhardt, Paris 4^e. Jusqu'au 10 février.

DANSE

La troupe de « Tout-Moun » est le creuset d'un métissage. Les danseurs parlent plusieurs langues

S'y faufler au ras du sol en découpant la nuit. Se redresser, le buste haletant dans un fouillis végétal. Souffler dans une clairière ensoleillée, défroisser ses poumons et donner de la voix. Rejoindre un chœur de chanteurs qui ambiance doucement l'espace. Danser, moduler, bululer ensemble et séparément, c'est *Tout Moun*, d'Héla Fattoumi et Eric Lamoureux, dont le titre du spectacle sous influence du livre *Tout-Monde* (1993), de l'écrivain martiniquais Edouard Glissant (1928-2011), signifie en créole « tout le monde, toute personne, tout un chacun ». Cette traversée est l'un des chemins que l'on peut tracer dans le paysage spectaculaire signé par les codirecteurs du Centre chorégraphique national de Belfort. Présentée du 10 au 12 janvier à Chaillot-Théâtre national de la danse, cette pièce pour dix interprètes accompagnés par le saxophoniste Raphaël Imbert dépile la carte d'un imaginaire chamarré et versatile, écho de la créolisation chère à Glissant. Elle déficrite aussi une nouvelle aire pour ce duo emblématique de la scène contemporaine qui travaille au coude-à-coude depuis la fin des années 1980. Pour la première fois, des vidéos réalisées par Eric Lamoureux sont projetées sur d'immenses voiles. Elles baignent la danse, soudain happée par le coup de chaud sensoriel d'un récit plus illustratif qu'à l'habitude.

Un îlot de joie

Se couler dans les traces de Glissant invite évidemment à se projeter dans un foisonnement d'images et de sensations. *Tout-Moun* ouvre les portes d'un royaume du vivant habité par des créatures mobiles et mutantes. L'une défroisse ses ailes de papillon ; l'autre, ses mains hérissées de poils griffus ; une troisième arbore un bras couvert d'écaillés, tandis qu'une quatrième se hausse du col avec la crête hérissée... Naviguant entre l'humain, le végétal et l'animal, ces êtres délicieusement bizarres, visiblement en voie de transformation, mais sans ressembler à rien d'autre qu'eux-mêmes, lancent leurs antennes dans un environnement avec lequel ils semblent parfois se confondre. Tout ne fait qu'un dans une vision perméable de l'univers.

La créolisation incarnée sur le plateau est scandée par la voix

même de Glissant. « Le monde entier se créolise, comme nous nous sommes créolisés dans la Caraïbe et aux Antilles, avec une sorte de vision nouvelle de ce que peuvent être les humanités d'aujourd'hui. Ce qu'il faut changer, ce sont nos imaginaires. » Des cris, des sons insolites, lui répondent en griffant l'air, entrelacés dans une partition.

Car si Héla Fattoumi, née à Tunis et arrivée en France à l'âge de 2 ans, et Eric Lamoureux expérimentent depuis longtemps cet échange nourrissant entre leurs cultures, la troupe de *Tout-Moun* est aussi le creuset d'un métissage. Les danseurs viennent de différents coins de la planète et parlent autant de langues (français, marocain, égyptien, tamoul, espagnol, malgache...) qu'ils interprètent les unes les autres. Elles articulent un idiomme inédit qui rassemble cette communauté dans un îlot de joie.

Cette ventilation longue d'un corps dansant et chantant se retrouve actuellement chez nombre d'artistes chorégraphiques, en particulier féminines. D'Alina Alegre à Flora Détraz, en passant par Nina Santes ou Mathilde Rance, respirer son mouvement à fond et le sonoriser met en avant le besoin et la revendication d'un être complet. Et c'est ce que raconte également *Tout-Moun* : une libération et une augmentation de soi qui puisent leurs ressources dans les mots de Glissant, les relations d'égal à égal avec les autres dont celle avec Raphaël Imbert, qui maintient le plateau en ébullition. Sans répit, le musicien se déplace au milieu des interprètes et interagit avec eux pour les chauffer. Sur fond de traînées de ciel rose et vert, l'exubérance de *Tout-Moun* ouvre le récit optimiste et pacifique d'un nouvel horizon. ■

ROBERT BOISSAU

Tout-Moun, d'Héla Fattoumi et Eric Lamoureux. Le 30 janvier à Evreux, le 1^{er} février à Dieppe (Seine-Maritime), le 16 février à Voiron (Isère).

A Bruxelles, la Centrale réunit des œuvres qui prennent le parti de l'humour

Le centre d'art contemporain regroupe soixante-dix artistes majoritairement bruxellois qui voient l'art comme matière à faire rire

EXPOSITION

BRUXELLES - envoyé spécial

Choisissez un Belge au hasard, il y a de fortes chances pour que vous tombiez sur un poète un peu fantaisiste (et réciproquement). François de Coninck, par exemple, artiste, enseignant, éditeur, critique d'art, commissaire d'exposition, collectionneur et surtout fou de bons mots. Ceux qui font pouffer ou donnent des mondes à penser, des univers à rêver. Ceux-là, il les produit, les édite, les expose.

C'est le cas d'une bonne partie des œuvres que montre la Centrale, un centre d'art contemporain de Bruxelles, conjointement avec celles prêtées par la collectionneuse Galila Barzilai-Hol-

lander, qui a créé un cabinet de curiosités glanées dans le monde, choisissant des œuvres incongrues. D'où le titre de l'exposition, donné par le commissaire François de Coninck, *L'Art de rien...*

Elle regroupe soixante-dix artistes majoritairement bruxellois, nombre qui est déjà en soi une petite folie, mais comme les œuvres sont souvent minuscules et presque toujours modestes, en tout cas jamais écrasantes, ça passe. On serait bien en peine de définir une ligne commune : il ne s'agit pas d'un mouvement, même si on discerne des reminiscences surréalistes, mais d'un état d'esprit. François de Coninck le résume, dans son texte d'introduction, par un exemple (absent de l'exposition), la *Tête de taureau*

(1942), de Picasso, célèbre assemblage d'un guidon (les cornes) et d'une selle (la tête) de vélo.

Jeux savants avec les lettres

Reste que tant de simplicité peut déplaire : on a relevé sur les réseaux sociaux ce commentaire assasin : « des œuvres clin d'œil dont on fait le tour en un clin d'œil... ». Ce n'est pas faux, même si le clin d'œil peut provoquer de saines stimulations cérébrales, sans compter un effet parfois radical sur les zygomatics : est-il si grave qu'une exposition d'art contemporain fasse sourire ?

Certaines œuvres sont coquines, comme ce nu fait de fils de laiton, un peu trop inspiré de Markus Raetz, ou taquines, comme quand Fanny Viollet met une culotte à

une reproduction de *L'Origine du monde* (1866), de Courbet : moins une censure qu'un geste de pudeur féminine. D'autres font un peu peur, comme le *Fauteuil fonjique*, d'Elodie Antoine, couvert de gros champignons qui laissent penser que le musée manque d'aération (on lui doit aussi un rouge à lèvres en forme de mèche à béton, une cage thoracique en fermeture éclair et un grillage concentrationnaire façonné avec des fusaux...).

D'autres encore sont ludiques, comme cette vidéo de Benoît Félix (*Les Mains sur la table*) ou cette autre de Damien De Lepeleire, qui fait se succéder sur un écran différentes versions de *L'Hommage au carré*, de Josef Albers. Certaines incitent à la rêverie, comme *Temps*

couvert, de Perrine Lievens, gigantesque nuage façonné avec de la barbe à papa, ou cette grande fleur faite d'un tuyau d'arrosage par Markus Hofer. D'autres encore sont gentiment anticléricales, comme ce visage du Christ en bas-relief accolé à la phrase « Je monte la garde ». Un amateur anglophone d'anagrammes pourrait l'accompagner de la mention : « Beware of the God », mais il ne serait pas au niveau de complexité presque oulipienne à laquelle parvient l'un des rares Français de France de l'exposition, Jean-Claude Mattra. Sa petite entreprise, baptisée Iconomoteur, édite des cartes postales ou des portefeuilles merveilleusement loufoques. Parfois cruellement aussi : que les mots « Art conceptuel »

puissent devenir, par simple inversion de lettres, « Acte corpu- lent » ou « Artie povera » « Art évaporé », que ceux disant « La culture » se transforment en « Truc à l'êlu », cela peut déplaire. Qui « Art premier » devienne « Art réprimé » et « Art moderne » « Noire drame », cela peut faire réfléchir. On redoublera le sourire avec les livres revêtis de Clémentine Mélois : Herman Melville est l'auteur de *Maudslowi*, et Sophocle celui d'*Edipe Is Your Love*, avec la photo des Bee Gees... De quoi réviser ses classiques. ■

HARRY BELLET

L'Art de rien, Centrale for Contemporary Art, 44, place Sainte-Catherine, Bruxelles. Jusqu'au 17 mars.

Harry Bellet, « À Bruxelles, l'art comme matière à pouffer », *Le Monde*, 27 janvier 2024, Paris, p.23

BRUXELLES

Les cinq expositions à voir pendant les vacances

A l'affiche de différentes institutions bruxelloises, voici notre sélection de cinq expositions se terminant fin de l'année ou début 2024. A voir sans tarder.

JEAN-MARIE WYNANTS
JULIE HUON



Francis Alÿs présente au Wiels un formidable ensemble de vidéos sur les jeux d'enfants à travers le monde. © CR

Antoni Tàpies. La pratique de l'art

A l'occasion du centenaire de sa naissance en 1923, la Fondation Antoni Tàpies à Barcelone, le Centre Reina Sofia à Madrid et Bozar proposent une rétrospective en trois volets dont le premier prend place en cette rentrée à Bruxelles. Des autoportraits de différents styles, une période surréaliste lorgnant aussi bien les excès d'un Dali que la retenue d'un Magritte, un succès international dès les premières années et puis, d'un coup, la rupture et la plongée dans un style radicalement différent que l'on appellera la peinture matiériste. Abandonnant le pinceau pour d'autres outils,

Antoni Tàpies utilise également divers matériaux, dont la poudre de marbre, qui vont donner à ses œuvres un côté sculptural où la figuration semble disparaître. Elle reste pourtant nichée en divers endroits et même si le style a totalement changé, les préoccupations de l'artiste restent les mêmes. On retrouvera ainsi tout au long de sa carrière et de cette exposition divers symboles comme la porte, la fenêtre, la croix, les empreintes, les parties de corps humain disposées comme des ex-voto, le lit... Une redécouverte.

Jusqu'au 7 janvier, Bozar, www.bozar.be

Francis Alÿs. The Nature of the Game

Après avoir enchanté la Biennale de Venise, Francis Alÿs présente au Wiels un formidable ensemble de vidéos sur les jeux d'enfants à travers le monde. Impossible de résister au mélange de joie, d'énergie, d'enthousiasme et d'émotion de ces enfants plongés dans une série de jeux aussi

basiques que captivants mais prenant toujours place dans l'espace public avec, la plupart du temps, un matériel trouvé sur place ou récupéré. Près d'une vingtaine de ces films sont diffusés dans un même espace donnant à l'ensemble une ambiance de cour de récréation que l'on res-

sent déjà de l'extérieur, les cris et les rires fusant en tous sens. Avec en prime quelques petits et magnifiques tableaux réalisés dans les mêmes lieux que les vidéos.

Jusqu'au 7 janvier au Wiels, avenue Van Volken 354, 1190 Bruxelles, www.wiels.org

In the Eye of the Storm. Modernisme en Ukraine 1900-1930

Evacuées des musées de Kiev en novembre dernier, une série d'œuvres majeures des collections ukrainiennes sont désormais présentées dans une exposition itinérante faisant halte à Bruxelles. On y découvre les œuvres d'artistes qui, au début du XX^e siècle, se sont lancé(e)s dans de multiples expérimentations à la suite des grands mouvements de l'art occidental. Avec une approche singulière faisant notamment la part belle aux décors et costumes de théâtre et de danse tout en intégrant le folklore et la culture populaire.

Jusqu'au 28 janvier, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, www.fine-arts-museum.be

Jean Jullien. Studiolo

Cet été, le Français Jean Jullien a investi le Mima (Millennium Iconoclast Museum of Art) à Molenbeek-Saint-Jean pour y présenter sa première exposition muséale personnelle. Il a dévoré les lieux, dessinant sur les murs toutes ses pensées, ses angoisses, ses préoccupations de jeune quadra. Ce touche-à-tout – peinture, photographie,

vidéo, création de costumes, installations artistiques, livres, affiches, vêtements –, suivi sur Instagram par 1,2 million de fans et publié par les plus beaux magazines internationaux, réussit le pari d'immerger le public dans son univers poétique fait de forêts luxuriantes, de villes en 3D, de cieux bretons gorgés de nuages et... de

L'art de rien

Rassemblant une septantaine d'artistes, François de Coninck, commissaire d'exposition, artiste et collectionneur propose un formidable parcours démontrant que le rien peut tout. Si *L'art de rien* joue avec les mots, notamment dans une savoureuse dernière partie consacrée au langage, le parcours suscite le sourire et le rire tout en ne perdant jamais de vue la qualité artistique, la maîtrise technique et l'imaginaire poétique. Marco De Sanctis, Léa Mayer et Maëlle Maisonneuve, Benoit

Félix, Tatiana Wolska, Gudný Rósa Ingimarsdóttir, Damien De Peleleire ou encore Elodie Antoine sont présents avec un ensemble d'œuvres, représentatifs parmi bien d'autres artistes rassemblés pour l'occasion. À la sortie, de larges sourires s'affichent sur les visages des visiteurs. Et ça, ça n'est pas rien !

Jusqu'au 17 mars à la Centrale for Contemporary Art, www.centrale.brussels

ABONNÉS



La Wallonie n'est pas en reste avec de nombreuses possibilités d'escapades artistiques. Petite sélection pour bien en profiter.

ABONNÉS



Pourquoi ne pas s'offrir un petit trip à Louvain, Anvers ou Ostende et en profiter pour découvrir l'une ou l'autre des expositions les plus intéressantes du moment.

Jusqu'au 31 décembre au Mima, 39-41 quai du Hainaut, 1080 Bruxelles, www.mimamuseum.eu

EXHIBITION

The art of small gestures and humble materials

Group show *L'art de rien* keeps it subtle

[Michel Verlinden, « The art of small gestures and humble materials », Bruzz select, novembre 2023, Bruxelles, p. 18-21](#)



EN/ In this era of frenzied circulation of images, it is often the extravagant works that win out. Fortunately, some artists are leading the resistance by cultivating an Arte Povera approach with a contemporary flavour. Their processes produce undeniable poetry coupled with a humility that is like a breath of fresh air. At the Centrale for Contemporary Art, curator François de Coninck has selected works by about 50 of those visual artists, mostly based in Brussels, for the highly relevant group show *L'art de rien*. We spoke to three of them.

Text **Michel Verlinden** Photos **Ivan Put**

Élodie Antoine

An unfolded ironing board, pieces of fabric, a tapestry covered in growths, tools hanging on the walls... Élodie Antoine's studio resembles the lair of a seamstress who is prepared to go to great lengths – saws, scissors, screwdrivers – to deal with stubborn fabrics. Located on the fifth floor of the last of the Rempart des Moines blocks that contained social housing, the space features humorous and poetic works centred around everyday objects. For this sculptor (born in 1978), who trained at La Cambre and does not hide her love of textile art, economy of means is a second nature. “As an artist, material constraints are a big concern,” she explains. “I think the reason I started out making little transportable sculptures was because I didn't have a car and my studios were tiny.” A veteran of recycling, inspired by *Le déjeuner en fourrure* by the Swiss artist Meret Oppenheim and sculptures by Dorothea Tanning, Élodie Antoine likes to play with the familiar, a world that can be understood by anyone. “You

think you know it, so you are no longer afraid of it; that's what interests me,” she explains. When you look at it up-close, however, an uneasiness, an unsettling strangeness becomes apparent. The best example of that interplay of attraction and repulsion is *Lipstick* (2016), a tube of lipstick crossed with a concrete drill. Long before Clara Luciani, the subtext of the piece appears to be “sous mon sein la grenade” (“under my breast, the grenade”). The simplicity of the metaphor conceals the intense manual labour involved.

“That comes from my childhood: my parents made a lot of things themselves. There was a workshop in the basement with soldering irons, pliers, and above all a sewing machine

to make clothes,” the artist recalls. To make the piece, Élodie Antoine used a silicone mould and real lipstick melted down and then remoulded. The same spirit underlies *Fauteuil fongique*, a green velvet seat onto which textile mushrooms have been sewn, and her *Zip Thorax*, an arrangement of zippers resembling a rib cage. 📖

**“As an artist,
material
constraints
are a big concern”**



Damien De Lepeleire

Accessing Damien De Lepeleire's studio is like crossing an assault course. It helps to be under 1.50m tall when entering the slippery back court that houses the space where he creates. Inside, the powerful odour of humidity and the accumulation of papers of all kinds, which call to mind Diogenes syndrome, paint a picture of an artist (born in 1965) who has little time for creature comforts. A good sign: comfort can be a formidable obstacle between man and creation. This self-taught artist's entire career reflects a distrust of the conditional nature of generosity in the art world. Winner of the Prijs Jonge Belgische Schilderkunst/Prix de la Jeune Peinture Belge in 1986, De Lepeleire could have allowed himself to be locked in a pictorial gilded cage, reproducing ad nauseam what gallery owners expected of him. Instead, he made the choice to experiment with formal cycles, each one new. In his 40-year career, he has undertaken fifty series. Was it commercial suicide? Without a doubt. But on the other hand, that commitment to the absence of an identifiable style opened up

unexpected horizons to him. He explains: "As a result of that choice, which talented artists such as Mike Kelley and Alighiero Boetti give me confidence in, I found myself unable to paint any more because of the increased price of the material required. So, I have to find other ways to create with limited resources." It is the body of such works, including his bronze casts of crushed cans entitled *Last Pogo*, that the curator of the Centrale for Contemporary Art has chosen to exhibit as part of *L'art de rien*. The works are built on the legacy left by a collector: 30 years of catalogues published by prestigious auction houses. Thanks to this rare windfall, the artist was able to cut out and even scrunch up images to make sculptures out of them by putting them back together, or canvases by attaching cardboard to the back to suggest a frame. In doing so, he restores a little of the lost physicality of the original pieces. "Rather than using colours out of a tube, I use existing reproductions of artworks. In the space of a second, the illusion takes shape, leading you to question what you are looking at," says De Lepeleire. 🇧🇪

**"I found myself
unable to paint
any more"**

Léa Mayer

Is it because she had a nomadic childhood and adolescence that Léa Mayer (1987) treads lightly through life and is reluctant to shackle herself with material constraints? What is certain is that, when she was 18, this French woman who lives in Brussels was profoundly affected by her guided experience in La Mansana de Chinati in Marfa, Texas, an essential pilgrimage for all self-respecting lovers of Donald Judd. Now in her thirties, the artist with a master's in drawing from La Cambre, who moved to Brussels in 2007, has retained a certain taste for simplicity, seen in its concentrated form in Judd's famous *Chair 84*. "Ever since I was a child, I have been fascinated by the idea of the link that can exist between words and images," she explains, offering a glimpse of a conceptual practice that rejects hermeticism. This young woman with translucent eyes who, for now, occupies a bright studio in the Maison d'Art Actuel des Chartreux (MAAC), is currently in the spotlight with three different shows: an exhibition relating to her six-month residency, a group exhibition at the Centrale for Contemporary Art, and another at S.M.A.K. in Ghent from now until Decem-

ber. In addition to her own work, Mayer teaches drawing at Saint-Luc and Arts² in Mons as well as teaching courses at La Cambre. "I have this dual status: artist and teacher, which allows me to pass things on, be part of a dialogue, and not to have to constantly produce," explains the artist, whose polymorphous and frequently collaborative work alternates between drawing and sculpture. Among other works, the curator François de Coninck has chosen to exhibit *Quatre cale-portes et trois sculptures* ("Four Doorstops and Three Sculptures") at La Centrale. It is left to the viewer, in a humorous touch that is evocative of both Marcel Duchamp and his ready-mades and of Robert Filliou, to sort these seven lined-up objects into one category or another. Yet more fragile are the three-dimensional bouquets of flowers, inspired by a child's spontaneous offering, which the artist makes very slowly - three per year - out of paint (gouache, watercolour, and oil) and paper. These ersatz three-dimensional pieces, which also wilt, are an incisive exploration of the question of illusion and the vanity of representation. 🍃

"Ever since I was a child, I have been fascinated by the link between words and images"



UN MOT POUR LA FIN

«Une exposition d'objets et de mots ; presque rien, l'art de rien qui embrasse tout, tant elle excite la pensée et l'imaginaire. Une exposition comme un livre sans pages, à l'intérieur duquel il est possible de se promener. De l'art contemporain qui fait rire, sans se casser la tête.

Et pourtant rien de plus sérieux que ces œuvres, qui, mine de rien, avec trois fois rien, embrassent tous les champs du savoir — dont la philosophie, l'histoire, la psychanalyse — et font se rencontrer des thématiques complexes et bien contemporaines comme le genre, le climat, la guerre, le racisme tout en interrogeant leur propre médium, celui de l'art : comment ? Pourquoi ? Avec quoi ? François de Coninck, qui en est le commissaire, y présente certaines pièces de sa collection personnelle en dialogue avec celles de la collection de Galila Barzilai Hollander. Tous deux, chacun dans son genre et selon ses moyens, sont des chercheurs d'artistes. Et qui cherche, trouve ! Derrière ces trouvailles, on devine la passion, doublée de sensibilité et d'intuition. Ni l'un, ni l'autre ne sont aliénés au système élitiste de l'art-marchandise.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas passé autant de temps dans une exposition : celle-ci m'a véritablement absorbée. L'art de l'objet, issu du surréalisme, des Marcel Duchamp et Man Ray et, dans la foulée plus conceptuelle, de Marcel Broodthaers, est un art du calembour et des cascades de sens. Le langage y féconde l'objet et vice-versa, dans des assemblages hilarants ou poétiques. Ici, la promenade se transforme en rapt : le temps devient celui de la lecture. La réalité s'évanouit : on entre dans un autre monde, absurde parfois, mais juste.

Il faudrait nommer tous les artistes — certains plus connus que d'autres. Je regrette juste qu'il n'y ait pas de catalogue — bien que son absence soit aussi un pari : rien ne remplace l'expérience du parcours in situ. »

Séphora Thomas, psychanalyste, enseignante à l'ENSAV La Cambre

PROGRAMMATION

22.11.2023 VERNISSAGE

03.12.2023 VISITE GUIDÉE

09.12.2023 MEET THE CURATOR

13.12.2023 D'UNE SCULPTURE À SA TRACE

Workshop Brigitte Hoornaert

07.01.2024 VISITE GUIDÉE

10. 01.2024 D'UNE SCULPTURE À SA TRACE

Workshop Brigitte Hoornaert

13.01.2024 FRANKENSTEIN CLINIC

Workshop Olivier Goka

20.01.2024 VISITE AVEC CORALINE GUILBEAU

24.01.2024 D'UNE SCULPTURE À SA TRACE

Workshop Brigitte Hoornaert

26.01.2024 PERFORMANCE VOCALE DE BERNARD MASSUIR

27.01.2024 MEET THE CURATOR

04.02.2024 VISITE GUIDÉE

10.02.2024 VISITE AVEC CORALINE GUILBEAU

14.02.2024 D'UNE SCULPTURE À SA TRACE

Workshop Brigitte Hoornaert

17.02.2024 FRANKENSTEIN CLINIC

Workshop Olivier Goka

28.02.2024 D'UNE SCULPTURE À SA TRACE

Workshop Brigitte Hoornaert

03.03.2024 VISITE GUIDÉE

09.03.2024 MEET THE CURATOR

13.03.2024 D'UNE SCULPTURE À SA TRACE

Workshop Brigitte Hoornaert

16.03.2024 VISITE AVEC CORALINE GUILBEAU

17.03.2024 FINISSAGE

COLOPHON

Dossier réalisé par **François de Coninck** et [Héloïse Chigard](#).

Crédits photographiques des vues d'exposition : © **Philippe De Gobert**.

VIDÉOS :

- [LA CENTRALE PRÉSENTE L'ART DE RIEN](#)
- [BRUXELLES BOUGE — L'ART DE RIEN](#)

PODCASTS :

- [EMISSION FAÇONS DE VOIR \(FABRICE KADA\) DANS PAR OUI-DIRE SUR LA PREMIÈRE \(RTBF\)](#)
- [VISITE GUIDÉE DE L'EXPOSITION PAR FRANÇOIS DE CONINCK — AVEC LAURA PLEUGER ET NICOLAS POMPA](#)

RÉSEAUX :



[FRANÇOIS DE CONINCK](#)
[CENTRALE FOR CONTEMPORARY ART](#)



[@FRANCOIS.DE.CONINCK](#)
[@CENTRALEBRUSSELS](#)



[FRANÇOIS DE CONINCK](#)
[CENTRALE FOR CONTEMPORARY ART](#)



[FRANÇOIS DE CONINCK](#)
[CENTRALE FOR CONTEMPORARY ART](#)

CENTRALE
FOR CONTEMPORARY ART



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



L'ART DE RIEN